

Le solaire et le nocturne

Un siècle de poésie mexicaine

Poésie mexicaine du XX^e siècle, de Claude Couffon et René Gouédic, Éditions Patiño, « Littérature et cultures latino-américaines », édition bilingue, 498 p.

Pierre-Yves Soucy

Le Mexique : une mémoire qui s'invente

Number 206, January–February 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18167ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Soucy, P.-Y. (2006). Le solaire et le nocturne : un siècle de poésie mexicaine / *Poésie mexicaine du XX^e siècle*, de Claude Couffon et René Gouédic, Éditions Patiño, « Littérature et cultures latino-américaines », édition bilingue, 498 p. *Spirale*, (206), 22–23.

LE SOLAIRE ET LE NOCTURNE : UN SIÈCLE DE POÉSIE MEXICAINE

POÉSIE MEXICAINE DU XX^e SIÈCLE de Claude Couffon et René Gouédic
Éditions Patiño, « Littérature et cultures latino-américaines », édition bilingue, 498 p.

IL SEMBLE établi pour plusieurs que la poésie mexicaine du xx^e siècle est loin d'avoir cherché à se produire en fonction de sa propre et seule histoire littéraire. Sur un autre plan, la plupart de ses représentants n'ont pas eu tendance à investir massivement leurs œuvres d'une mission sociale et historique, même s'ils ne sont jamais restés indifférents aux conditions singulières dans lesquelles ces œuvres prenaient sens et se rendaient intelligibles. La question de savoir quelle importance et quelle signification nous accordons aux conditions et aux contextes des œuvres littéraires apparaît essentielle. Car le travail anthologique en cette matière comporte toujours le risque de s'enfermer dans des visions limitées enchaînant les œuvres à leur présent, en cherchant dans les circonstances locales les raisons profondes des choix esthétiques donnant forme à l'expérience poétique. L'anthologie de la poésie mexicaine du xx^e siècle proposée par Claude Couffon et René Gouédic prend le parti d'inscrire celle-ci dans les pré-supposés et les contextes les plus larges et les plus universels. Sur la base d'une telle position, la trajectoire sociale et politique de la société mexicaine, en apparence du moins, semble ne pas avoir eu d'impact direct et majeur sur la création littéraire, ou plus particulièrement, sur la création poétique, alors que dans le domaine des arts plastiques, les mêmes conditions sociales et historiques portent leurs effets dans l'imaginaire des plasticiens de l'époque, notamment chez les « muralistes », au moins jusqu'au milieu du siècle.

Le fond politico-historique sur lequel cette poésie vient s'inscrire n'est pas banal. Après plusieurs décennies d'instabilité et de bouleversements sociaux, politiques et culturels consécutifs à l'indépendance, après des années d'anarchie libérale autant que conservatrice, le pouvoir autoritaire de Porfirio Díaz — qu'il exercera de 1876 à 1910 — stabilise l'ensemble du pays en offrant les conditions propres à des politiques modernisatrices. L'érosion progressive d'un pouvoir personnel, plusieurs de ses politiques tardives tout comme le refus d'une réforme agraire alors nécessaire, et plus large-

ment la situation internationale et les relations avec les États-Unis, vont conduire à l'effondrement de cette politique, puis à l'exil à Paris de celui qui avait incarné ce régime pendant trente-quatre ans. Le siècle n'a que dix ans lorsque ce régime est emporté par la Révolution. Le premier tiers du xx^e siècle mexicain sera à l'image du siècle précédent. Mais cette Révolution, véritable soulèvement populaire à directions multiples, mettra des années de guerre civile avant de trouver une voie capable de redonner une stabilité politique au pays. Le règne quasi sans partage pendant plus de soixante-dix années d'un parti politique fondé en 1929, connu sous le nom de Parti Révolutionnaire Institutionnel depuis 1946, donne un aperçu à la fois d'une stabilité retrouvée grâce à des politiques de modernisation, mais aussi de l'ambiguïté de sa nature, tantôt autoritaire et arbitraire, tantôt populiste, certainement corporatiste, nationaliste aux accents étatistes et réformateurs. Dans son fonctionnement même, le PRI a su décaler la structure hiérarchique du Parti sur celle de l'État mexicain, permettant le développement d'une classe moyenne tout en s'attachant les élites économiques comme de nombreux intellectuels et écrivains qui y trouvèrent place, avec les privilèges auxquels ils purent prétendre en raison de leur soutien au régime, lorsque ce ne fut pas de leur servitude.

Modernismes et avant-gardes

Aussi diffus et insaisissable que soit le rapport à son époque, la création poétique mexicaine du siècle passé signale la diversité des thèmes et des visées que le modernisme de la première heure a su camper dans les œuvres. C'est qu'elle se montre à la fois en phase avec les courants littéraires et poétiques internationaux, comme elle l'est avec le renouvellement significatif des formes poétiques dont l'œuvre du poète nicaraguayen Rubén Darío, comme nulle autre, avait préparé le terrain. Cette poésie, et c'est le cas de toute la poésie hispano-américaine, d'ailleurs, est bien plus qu'une simple hybrida-

tion culturelle et linguistique. Si cette poésie s'en est distinguée, on ne peut dire qu'elle se soit clairement dissociée de la poésie de l'Espagne littéraire, tant au long du siècle les allées et venues entre la poésie espagnole et les poésies hispano-américaines apparaissent décisives. Mais l'originalité et le dynamisme des poésies hispano-américaines feront qu'elles imposeront leurs voies (et leurs voix) à l'ensemble de la poésie de langue espagnole, ce qui est peut-être plus vrai encore de la poésie mexicaine en raison des rapports étroits entre les poètes réfugiés de la guerre civile et les poètes mexicains dès les années trente.

Si la poésie mexicaine du début du siècle retient toujours l'héritage du classicisme, elle prend véritablement son envol au cours de la période trouble des premières décennies du xx^e siècle alors que les lignes de force qui la traversent renvoient à la fois à des champs d'exploration et à des expériences inédites de refonte de la langue poétique. Par là elle rejoint toute la dynamique littéraire hispano-américaine, et contribue de manière décisive à la singularité de celle-ci. L'une autant que l'autre, l'une dans l'autre, sont conduites à se soutenir et à s'affirmer de concert, de sorte que nous pouvons dès lors identifier un mouvement d'ensemble de création poétique disposant de sa propre cohérence et de ses propres harmonies. Replacée dans ce cadre général, la poésie mexicaine est appelée à ajouter à ce mouvement d'ensemble, dont la diversité apparaît éclatante, tant sur le plan des sensibilités de ses auteurs les plus marquants que sous l'angle des thèmes privilégiés. La multiplication des parcours comme des angles internes résulte à la fois d'une prise de possession de tout un paysage, d'un métissage des modes de vie et des cultures, d'un rapport de tension et d'inclusion de l'héritage des civilisations indiennes qui sont venues nourrir l'imaginaire sans jamais provoquer purement et simplement un phénomène de rejet. La dimension intégrative des traditions indiennes, de tous les éléments des cultures précolombiennes, puis coloniales et modernes, disposait à une ouverture étonnante sur les autres cultures, et plaçait la poésie

mexicaine contemporaine au diapason des multiples parcours suivis cette fois par la poésie mondiale, notamment à travers ses diverses avant-gardes.

Ceci se révèle avec plus d'évidence au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle. Car si les derniers signes des écoles littéraires européennes fin-de-siècle, les mouvements parnassien et symboliste, notamment, trouvent échos dans les œuvres d'Amado Nervo (1870-1919) et José Juan Tablada (1871-1945), placées en tête de cette anthologie, c'est que déjà leurs œuvres lyriques et intimistes préfigurent les ruptures qu'avaient préparées les courants modernistes. Chez Tablada, par exemple, l'approche du monde naturel auquel il doit faire face s'emporte dans une image surréaliste. Lisons plutôt : « *D'autres jours sonores et riches / sont comme le tropique, et si le jaguar feule / et que passent en bandes les perroquets, / toute la forêt semble soudain s'envoler !* » De même, si la voix d'Enrique González Martínez (1871-1952) porte déjà de sévères coups à une poésie formelle au lyrisme désuet, c'est qu'il s'attache au plus près de la vie, comme si la vie écrite offrait la possibilité de la vivre doublement, mais cette fois plus intensément. Célèbre parmi les poètes mexicains est cette strophe qu'il nous faut citer : « *Tords le cou du cygne aux plumes trompeuses / qui donne sa note blanche au bleu du bassin ; / il promène sa grâce mais en rien ne sent / l'âme des choses ni la voix du paysage.* » En touchant à l'écriture même, c'est toute la représentation qui se trouve emportée. Toutefois, ce sont les figures de Ramón López Velarde (1888-1921) et Alfonso Reyes (1889-1959) qui feront que la poésie mexicaine trouve la voie de sa contemporanéité. Et ils assurent le relais qui nous conduit à cette génération appelée à jouer un rôle considérable dans la poésie mexicaine du siècle, les « Contemporáneos », d'après le nom d'une revue fondée par le poète Bernardo Ortiz de Montellano (1899-1949). Cette revue, éphémère, n'aura vécu que trois années, de 1928 à 1931. Il s'agit d'une génération dont les principaux représentants sont nés durant la première décennie du siècle. On y retrouve les noms de Jaime Torres Bodet, de Gilberto Owen, de Salvador Novo, d'Elias Nandino, de Jorge Cuesta, de Carlos Pellicer et de Xavier Villaurrutia. Toute cette génération fut d'assez près influencée par les avant-gardes européennes de l'époque. Mais elle sut également prendre conscience d'une mexicanité aux traits contrastés comme aux imprévisibles métamorphoses dont le traitement impliquait des résonances subjectives fortes qui donnaient par là même une image du monde et une image du moi. Ces vers de Villaurrutia tirés de *Nostalgie de la mort* en signalent toute la

portée : « *Tourner la tête et me chercher est inutile : / je me trouve si près que tu ne peux me voir / je suis là hors de toi et en toi à la fois.* » Ces mêmes années trente voient surgir les noms de poètes comme José Gorostiza (1901-1973), Carlos Pellicer (1899-1977), Efraín Huerta (1914-1982) et Octavio Paz (1914-1998). Vers la fin de la décennie, la revue *Taller* (1938-1941) fondée et dirigée par les deux premiers, révélera à un public attentif les noms des deux derniers. Poésie d'engagement, à l'origine du moins, poésie de résistance au formalisme envahissant, déclinée sous des tonalités toutes différentes, leurs recherches signalent une volonté clairement anti-esthétisante, s'opposant en cela aux « Contemporáneos ».

Les multiples figures du contemporain

Les voies ouvertes par leurs représentants nous conduisent jusqu'au seuil de l'actuelle poésie mexicaine, à travers les générations d'après-guerre. Au fil de la lecture, une remarque semble s'imposer : il n'est pas certain, comme le prétend Octavio Paz dans le texte cité en ouverture de cette anthologie, que la poésie mexicaine se distingue du reste de la poésie hispano-américaine par sa moindre éloquence et par sa plus grande intériorité. La projection de sa propre poétique a pour effet de colorer tous les murs de la poésie mexicaine de ce siècle aux couleurs de sa propre poésie, ce qui semble assez peu vraisemblable.

Des poètes des générations du tournant et de l'après-guerre, dont les textes seront connus surtout à partir des années soixante et soixante-dix, l'anthologie propose un ensemble de noms qui mériteraient une attention beaucoup plus soulignée que ce n'est le cas. Nous pensons à Eduardo Lizalde (1929), à Gerardo Deniz (1934), à José Carlos Becerra (1937-1970), à José Luis Rivas (1950), à Coral Bracho, à Fabio Marabito (1955) et à Tedi López Mills (1959). Par ailleurs, s'il s'agit de distinguer au sein de la poésie mexicaine de ces dernières générations des styles et des formes de singularité, il semble plus que jamais impossible de l'enfermer dans les spécificités des traditions nationales malgré le poids des origines et la force de cultures sujettes à des mutations dans un espace qui ne connaît plus de frontières, signalant ainsi la poursuite des moments de rupture au sein d'une modernité rampante qui rendent difficile toute qualification d'ensemble. Car c'est en effet la porosité des frontières internes et externes, entre et au sein même des générations, qui y trouve puissamment son expression. Et les ramifications vont des racines nationales dans ce qu'elles révèlent de hautement indéterminé, jusqu'aux influences externes plus pré-

gnantes aujourd'hui que jamais. Mais si nous devons souligner d'un double trait dominant, il faudrait évoquer la dimension critique de cette poésie irrémédiablement plurielle; et il faudrait parler d'œuvres solitaires qui viennent inscrire l'expérience poétique dans un rapport au monde et dans un rapport à soi s'interdisant de la simplifier et de l'ordonner, peut-être pour prendre à bras le corps non seulement les marées de la langue et ce qu'elles permettent d'illimité, mais ces angoisses élémentaires venues de nul temps et de nulle part. Elles signalent une intemporalité commune, mais déclinée de tout autre manière, aux modernistes comme aux contemporains les plus lucides, où se chevauchent les envoûtantes géographies mentales d'un monde solaire et d'un monde nocturne.

Sans doute l'œuvre anthologique doit-elle ménager à travers le temps cette fonction que lui reconnaissait Diderot dans son *Encyclopédie*, à savoir, d'évaluer et de retenir ce qui mérite d'être recueilli et conservé. Il apparaît difficile de « chroniquer » l'état des lieux de la poésie mexicaine du siècle dernier sur la base qui nous est offerte, d'autant que nous ne sommes pas convaincu que cette anthologie se distingue par un excès de perspicacité et d'originalité. Si le corpus poétique demeure dans l'ensemble assez bien parcouru, les accents ou les inclinaisons, qui révèlent la réelle pertinence d'un travail anthologique, apparaissent sans caractère. Ce pourrait être une part de risque que les auteurs de toute anthologie devraient savoir prendre. Ici, une telle démarche s'imposerait en ce qui concerne le regard porté sur la plus jeune génération de poètes. Les noms de Francisco Segovia, d'Alfonso d'Aquino, de Maria Baranda, de Pedro Serrano, de Julio Trujillo, de Rocío Cerón et de quelques autres auraient permis une ouverture plus sensible et plus juste, peut-être, sur la poésie actuelle, celle d'après les baronnies poétiques des années cinquante aux années quatre-vingt. Quelques regrets, par ailleurs : le lecteur un tant soit peu averti et attentif pourrait se demander où sont passés les textes de Jorge Cuesta, auteur pourtant cité dans l'introduction, poète de la génération des « Contemporáneos », qui a peu à envier à ses amis de la revue du même nom, et cependant bien répertoriés. On peut s'étonner plus encore de la connaissance approximative de la littérature mexicaine de nos deux anthologistes, en particulier lorsqu'ils font courir la revue *Taller* de 1928 à 1931, alors qu'elle vivra trois années, de 1938 à 1941, ce qui risque de fausser toute notre perspective d'évaluation de la génération Paz et de sa suite par rapport à la génération des « Contemporáneos ».

Pierre-Yves Soucy